

## **VALÉRY EXACTITUDE ET STYLE**

La poésie est l'ambition d'un discours qui soit chargé de plus de sens, et mêlé de plus de musique, que le langage ordinaire n'en porte et n'en peut porter. Rien de plus simple à concevoir que le désir d'accroître indéfiniment cette charge de merveilles, qui se superpose, ou se substitue, à la charge utile du langage. Mais cet accroissement a des limites qui s'atteignent aisément ; l'équilibre qu'il faut maintenir dans le lecteur, entre l'effort qu'on en exige et les forces qu'on lui suggère, ne demande qu'à se rompre. L'obscurité, d'une part ; l'inanité, de l'autre ; le vague excessif, l'absurde, la singularité personnelle exagérée, tous ces dangers qui ne cessent de veiller étroitement autour des ouvrages de l'esprit menacent spécialement les poèmes et les sollicitent vers les abîmes de l'oubli. Ils succombent assez souvent à la propre masse des beautés qu'on voulut y mettre, et sous le noble faix des intentions et des ornements. L'avenir, quelquefois, se heurtera dans leurs décombres à d'incomparables débris. On ramassera les plus beaux vers du monde dans ces ruines, où il s'en trouve de si purs qu'il fallait bien que pérît autour d'eux tout le reste de l'édifice...

La poésie comporte donc de grands risques, sans lesquels elle n'existerait pas.

*Valéry, Passage de Verlaine, 27 janvier 1921, Œuvres I, Pléiade p.710.*

La véritable condition d'un véritable poète est ce qu'il y a de plus distinct de l'état de rêve. Je n'y vois que recherches volontaires, assouplissement des pensées, consentement de l'âme à des gênes exquises, et le triomphe perpétuel du sacrifice.

Celui même qui veut écrire son rêve se doit d'être infiniment éveillé. Si tu veux imiter assez exactement les bizarreries, les infidélités à soi-même du faible dormeur que tu viens d'être; poursuivre dans ta profondeur cette chute pensive de l'âme comme une feuille morte à travers l'immensité vague de la mémoire, ne te flatte pas d'y réussir sans une attention poussée à l'extrême, dont le chef-d'œuvre sera de surprendre ce qui n'existe qu'à ses dépens.

Qui dit exactitude et style invoque le contraire du songe; et qui les rencontre dans un ouvrage doit supposer dans son auteur toute la peine et tout le temps qu'il lui fallut pour s'opposer à la dissipation permanente des pensées. Les plus belles comme les autres, toutes ce sont des ombres; et les fantômes ici précèdent les vivants. Ce ne fut jamais un jeu d'oisif que de soustraire un peu de grâce, un peu de clarté, un peu de durée, à la mobilité des choses de l'esprit; et que de changer ce qui se passe en ce qui subsiste. Et plus la proie que l'on convoite est-elle inquiète et fugitive, plus faut-il de présence et de volonté pour la rendre éternellement présente, dans son attitude éternellement fuyante.

...

Je ne puis m'empêcher d'être intrigué par l'espèce d'obstination qu'ont mise les poètes de tous les temps, jusqu'aux jours de ma jeunesse, à se charger de chaînes volontaires. C'est un fait difficile à expliquer que cet assujettissement que l'on ne percevait presque pas avant qu'il fût trouvé insupportable. D'où vient cette obéissance immémoriale à des commandements qui nous paraissent si futiles ? Pourquoi cette erreur si prolongée de la part de si grands hommes, et qui avaient un si grand intérêt à donner le plus haut degré de liberté à leur esprit? Faut-il résoudre cette énigme par une dissonance de termes, comme il est de mode depuis l'affaiblissement de la logique, et penser qu'il existe un instinct de l'artificiel? Ces mots jurent d'être mis ensemble.

...

Toutes les beautés innombrables qui demeureront dans l'esprit, toutes celles que l'obligation de rimer, la mesure, la règle incompréhensible de l'hiatus empêchent définitivement de se produire, semblent bien nous constituer une perte immense, dont on peut véritablement se lamenter.

...

Les exigences d'une stricte prosodie sont l'artifice qui confère au langage naturel les qualités d'une matière résistante, étrangère à notre âme, et comme sourde à nos désirs. Si elles n'étaient pas à demi insensées, et qu'elles n'excitassent pas notre révolte, elles seraient radicalement absurdes. On ne peut plus tout dire ; et pour dire quoi que

ce soit, il ne suffit plus de le concevoir fortement, d'en être plein et enivré, ni de laisser échapper, de l'instant mystique, une figure déjà presque tout achevée en notre absence. À un dieu seulement est réservée l'ineffable indistinction de son acte et de sa pensée.

...

Jamais Racine, par exemple, quand il a écrit son illustre vers :

*Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!*

ne s'est imaginé de peindre autre chose que le désespoir d'un amant. Mais l'accord magnifique de ces trois mots, quand le temps le transporte et le fait traverser le XIX<sup>e</sup> siècle, trouve un renforcement inattendu et une résonance extraordinaire dans la poésie romantique; dans une âme de notre époque, il se mélange merveilleusement à quelques-uns des plus beaux vers de Baudelaire. Il se détache d'Antiochus, il prend une généralité pure et nostalgique. Son élégance finie se transforme en beauté infinie : cet «Orient», ce «désert», cet «ennui», combinés sous Louis XIV, acquièrent un sens illimité, et la puissance d'un charme, par le fait d'un autre siècle qui ne peut plus les concevoir que dans sa couleur.

*Valéry, Au sujet d'Adonis, 1<sup>e</sup> février 1921, Œuvres I, Pléiade p.474.*

La parole plane et courante, celle qui sert à quelque chose, vole à sa signification, à sa traduction purement mentale, et s'y abolit, et s'y fond, comme un germe dans l'œuf qu'il féconde.

...

Je disais donc à nos jeunes Turcs raciniens : « Apprivoisez-vous tout d'abord à la mélodie de ces vers ; considérez de près la structure de ces phrases doublement organisées, dont la syntaxe, d'une part, - la prosodie, de l'autre, composent une substance sonore et spirituelle, engendrent savamment une forme pleine de vie. N'allez vous borner à respecter rimes et césures. Sans doute, l'admirable Auteur les a observées ; mais une création musicale ne se réduit pas à une observance, comme jadis trop de personnes l'ont cru, qui ont donné dans la sécheresse, rendu les règles absurdes, et suscité en retour de terribles réactions. Mais éprouvez à loisir, écoutez jusqu'aux harmoniques les timbres de Racine, les nuances, les reflets réciproques de ses voyelles, ses actes nets et purs, les liens souples de ses consonnes et de leurs ajustements.

Et donc, et surtout, ne vous hâtez point d'accéder au sens. Approchez-vous de lui sans force et comme insensiblement. N'arrivez à la tendresse, à la violence, que dans la musique et par elle. Défendez-vous longtemps de souligner des mots ; il n'y a pas encore des *mots*, il n'y a que des syllabes et des rythmes.

*Valéry, De la diction des vers, 27 mai 1926, Œuvres II, Pléiade, p.1253.*

Je m'aperçus que je redevenais sensible à ce qui sonne dans les propos. Je m'attardais à percevoir la musique de la parole. Les mots que j'entendais ébranlaient en moi je ne sais quelles dépendances harmoniques et quelle présence implicite de rythmes imminents. Des syllabes se coloraient. Certains tours, certaines formes du langage se dessinaient parfois d'eux-mêmes sur les frontières de l'âme et de la voix et semblaient demander à vivre.

Ces commencements de l'état chantant, ces printemps intimes de l'invention expressive sont délicieux, comme est délicieux le balbutiement préalable de l'orchestre, quelques instants avant qu'il s'ordonne et s'assemble et qu'il obéisse, et quand il n'enfante encore qu'une variété vivante et contrariée de timbres qui s'essaient, qui s'enhardissent, s'interrompent, se contredisent, et préparent, chacun selon sa nature, le prochaine et miraculeuse unité.

*Valéry, Le prince et la jeune Parque, avril 1927, Œuvres I, Pléiade, p.1491.*

Restituer l'émotion poétique à volonté, en dehors des conditions naturelles où elle se produit spontanément et au moyen des artifices du langage, tel est le dessein du poète, et telle est l'idée attachée au nom de poésie.

...

Mais l'homme n'est homme que par la volonté et la puissance qu'il a de conserver ou de rétablir ce qu'il lui importe de soustraire à la dissipation naturelle des choses. L'homme a donc fait pour cette émotion supérieure ce qu'il a fait ou tenté de faire pour toutes les choses périssables et regrettables. Il a cherché, il a trouvé des moyens de fixer et de ressusciter à son gré les plus beaux ou les plus purs états de soi-même de reproduire, de transmettre, de garder pendant des siècles les formules de son enthousiasme, de son extase, de sa vibration personnelle ; et, par une conséquence heureuse et admirable, l'invention de ces procédés de conservation lui a donné du même coup l'idée et le pouvoir de développer et d'enrichir artificiellement les fragments de vie poétique dont sa nature lui fait don par instants. Il a appris à extraire du cours du temps, à dégager des circonstances, ces formations, ces perceptions merveilleuses fortuites qui eussent été perdues sans retour, si l'être ingénieux et sagace ne fût venu assister l'être instantané, apporter le secours de ses inventions au moi purement sensible.

...

Nous distinguons nettement le son du bruit, et nous percevons dès lors un contraste entre eux, impression de grande conséquence car ce contraste est celui du pur et de l'impur, qui se ramène à celui de l'ordre et du désordre, tient lui-même, sans doute, aux effets de certaines lois énergétiques

Valéry, *Propos sur la poésie*, 2 décembre 1927, *Œuvres I*, Pléiade, p.1361.

Que dire de cette œuvre (*Phèdre*) qui ne soit ou tellement sensible ou si souvent et si bien déjà dit qu'il ne soit vain de faire lire ? Je ne louerai pas, tout le monde l'a fait, cette forme qui accomplit la synthèse de l'art et du naturel, semble ignorer ses chaînes prosodiques dont elle se crée, au contraire un ornement, et comme une draperie sur le nu de la pensée. Toute la discipline de notre grand vers ici conserve et développe une liberté de qualité supérieure, imprime au discours une facilité dont il faut quelque réflexion pour concevoir la science et le travail de transmutations qu'elle a dû coûter. J'oserai conter ce qui m'advient naguère et qui se raccorde tout uniment dans mon esprit à ce que je viens d'écrire. J'espère qu'on ne verra pas de la vanité dans cet aveu. Il y a peu d'années, j'ai composé le livret d'une cantate, et l'ai dû faire assez vite en alexandrins. J'ai laissé ce travail, un jour, pour me rendre à l'académie, et, la tête encore occupée du mouvement d'une période, me suis trouvé distraitement arrêté devant une vitrine du quai où était exposée une belle page de vers, en grand format et en beaux caractères. Il se fit alors un singulier échange entre moi-même et ce morceau de noble architecture. J'eus l'impression d'être encore devant mon ébauche, et je me mis inconsciemment, pendant une longue fraction de minute, à essayer, sur le texte affiché, des changements de termes... J'étais comme un sculpteur qui mettait ses mains sur un marbre, rêvant qu'il remaniât une terre encore humide et molle.

Mais le texte ne se faisait pas ressaisir. *Phèdre* me résistait. Je connus par expérience directe et sensation immédiate ce que c'est que la perfection d'un ouvrage. Ce ne fut pas un bon réveil.

Valéry, *Phèdre femme*, 30 décembre 1942, *Œuvres I*, Pléiade, p.499.

Un homme qui fait des vers, suspendu entre son beau idéal et son rien, est dans cet état d'attente active et interrogative qui le rend uniquement et extrêmement sensible aux formes et aux mots que l'idée de son désir, reprise comme retracée indéfiniment, *demande à inconnu*, aux ressources latentes de son organisation de parleur, - cependant que je ne sais quelle *force chantante* exige de lui ce que la pensée toute nue ne peut obtenir que par la foule de combinaisons successivement essayées. Le poète choisit parmi celle-ci, non point celle qui exprimerait le plus fidèlement sa "pensée" (c'est l'affaire de la prose) et qui lui répèterait donc ce qu'il sait déjà ; mais bien celle qu'une pensée à soi seule ne peut produire et qui lui paraît à la fois étrange et étrangère, précieuse, et solution unique d'un problème qui ne s'énonce qu'une fois résolu.

...

Le travail de traduire, mené avec le souci d'une certaine approximation de la forme, nous fait en quelque manière chercher à mettre nos pas sur les vestiges de ceux de l'auteur ; et non point façonner un texte à partir d'un autre ; mais de celui-ci,

remonter à l'époque virtuelle de sa formation, à la phase où l'état de l'esprit est celui d'un orchestre dont les instruments s'éveillent, s'appellent les uns les autres, et se demandent leur accord avant de former leur concert. C'est de ce vivant état imaginaire qu'il faudrait redescendre, vers sa résolution en œuvre de langage autre que l'originel.

Valéry, *Variations sur les Bucoliques*, 20 août 1944, *Œuvres I*, Pléiade, p.207.